

Joué dernier, une des rues avoisinant la petite place, à Tourcoing, était le théâtre d'une de ces formalités judiciaires qui laissent toujours une pénible impression.

On vendait à l'encan tout le mobilier d'une femme qui n'avait pu faire face à une dépense excessive pour sa position.

Ce n'est ni l'inconduite, ni la négligence qui l'ont amené à cette fâcheuse extrémité, mais un malheur qu'elle ne pouvait prévoir et dont on se rend à peine compte.

Elle était logeuse. Pendant la Saint-Christophe, elle logeait entre autres deux individus, joueurs d'orgues.

Une nuit, les instruments prirent feu et furent entièrement consumés.

On a rendu la logeuse responsable et c'est pour payer ces orgues qu'on vendait tout chez elle.

C'est un malheur très-grand et presque irréparable pour cette pauvre femme; mais, au moins, ce sera peut-être atténué l'effet de cette mesure, qui fait toujours naître des idées défavorables pour celui qui en est l'objet, que d'en faire connaître la cause.

L'administration des douanes et des contributions indirectes vient de publier le tableau du commerce de la France avec ses colonies et les puissances étrangères, pendant l'année 1856.

On nous écrit d'Ostende, en date du 18 août :

La famille royale se mêle à Ostende à la foule qui se promène sur les dunes. S. M. le Roi sort souvent seul et sans la moindre suite, et le plus modeste baigneur y coudoie sans s'en douter le plus aimé des rois.

S. A. R. le comte de Flandre allumait vendredi sur la plage son havane à la pipe d'un homme du peuple; le lendemain le Roi et le comte de Flandre revenant par l'estacade, s'arrêtèrent devant la barquette de *Serpent*, sur laquelle une dizaine de Gantois prenaient place et que trois vigoureux pilotes se disposaient à lancer à la mer, en ce moment assez agitée.

S. M. fit à nos jeunes voyageurs l'honneur de leur adresser la parole en ces termes :

— Vous vous disposez à prendre la mer, messieurs?

— Oui, Sire.

— Il fait un fort beau temps pour faire une excursion; seulement il ne faut pas avoir peur.

— Nous espérons, Sire, y rester inaccessible.

En ce moment on déployait la voile. Le *Serpent* s'éloigna, et les saluant de la main, le Roi cria aux intrépides voyageurs :

— Bon voyage! messieurs! Bon voyage! —

S. A. R. le comte de Flandre imita le geste bienveillant de S. M.; les chapeaux s'agitèrent sur le canot, et un vigoureux *Vive le Roi! Vive le comte de Flandre!* trois fois répété, remercia S. M. de ses bonnes paroles.

Le souhait du Roi fut accompli: jamais voyage ne fut plus gai et plus amusant. — Pendant un couple d'heures que quelques ondées vinrent baptiser nos voyageurs et varier, avec le formidable tangage de la chaloupe, les incidents de cette excursion maritime.

Nous avons reproduit dernièrement un article du journal *l'Indépendance belge*, sur la culture du sorgho dans le Midi de la France, et sur la concurrence que cette plante était appelée à faire à la betterave pour la fabrication du sucre ou des alcools. Les lignes suivantes nous apprennent que le sorgho peut très-bien s'acclimater dans le nord de la France :

« Le système de culture que demande dans

nos contrées le sorgho, cette plante qui est appelée, par son double produit, à rendre d'immenses services à l'agriculture et à l'industrie sucrière, semble aujourd'hui complètement résolu. Divers essais entrepris cette année par M. Colmadin, horticulteur à Fresnes, ont amené la solution du problème. Il en résulte qu'en ne laissant au sorgho qu'une tige unique, il prend un développement extraordinaire, qu'aucune plante de notre climat ne saurait atteindre dans le même espace de temps. Il existe aujourd'hui dans les jardins de M. Colmadin, des sorghos en fleur, semés en avril dernier, ayant deux mètres dix centimètres de hauteur, dix à douze centimètres de circonférence, avec un feuillage luxuriant et fourni au-delà de toute espérance. »

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

CHRONIQUE PARISIENNE (1).

Paris, 20 août 1857.

Décidément, les industriels parisiens ont trop d'esprit. Je vous ai déjà entretenu des prouesses de MM. les chapeliers en fait d'annonces; voici un coiffeur qui fait insérer dans les journaux : « Marchal, premier coiffeur de France et de Navarre, rue de la Vrillière, 10. — Ne pas confondre avec la boutique d'en face. » — Or, savez-vous ce que c'est que la boutique d'en face? C'est... la Banque de France!

Au tour des pédicures maintenant. Voici ce qu'on lit sur une enseigne au 1^{er} étage de l'une des magnifiques maisons de la nouvelle rue de Rivoli : *Gervais, pédicure des Rois*. C'est fort bien, mais il y a une lacune. Parmi les souverains des cinq parties du monde, il se trouve des empereurs; or, les rois ayant seuls jusqu'ici daigné accorder leur confiance au sieur Gervais, il est évident que les empereurs attendent encore avec anxiété l'apparition de l'homme célèbre auxquels pourront être confiées d'aussi délicates fonctions. Espérons que cette attente ne sera pas longue, et que bientôt nous pourrons voir en face même du sieur Gervais un concurrent heureux s'intituler non moins modestement que lui : *Pédicure des Empereurs*.

Le temps est actuellement aux distributions de prix. Depuis dix jours, on ne peut faire un pas sans rencontrer des lycéens endimanchés ou d'élégantes jeunes filles (trop élégantes pour leur âge) accompagnés de parents portant encore sur leurs visages la trace des larmes versées. C'est si doux en effet d'entendre un nom qui vous est cher proclamé avec accompagnement d'orchestre en présence d'une brillante assemblée! Il y a des gens froids et insensibles qui ne trouvent que dans cette seule circonstance l'occasion de prouver qu'ils ont encore du cœur. Aussi c'est une fête générale, immense. De toutes ces solennités, l'une des plus modestes et des plus touchantes est la distribution des prix à l'institution des sourds-muets. On pourrait l'appeler la fête du silence. Là, pas de discours prétentieux, et quelquefois malheureusement, ridicule; là pas de fioritures de langage; une mimique expressive, plus expressive cent fois que la parole, supplée à tout. On arrive au milieu de ces déshérités de la nature, le cœur oppressé; le silence qui règne autour de vous vous glace tout d'abord; mais quand on a pu apprécier ces actives intelligences qui suppléent à un sens absent en déclinant la force de ceux qui restent, on n'est plus aussi disposé à les plaindre. On arrive même à se demander, comme Nodier, s'ils sont réellement malheureux et si ce n'est pas nous plutôt qui sommes les infirmes.

Un de mes amis qui arrive de Dieppe, m'en rapporte une anecdote assez drôle. Dieppe est

(1) La reproduction de cet article est interdite.

en ce moment le rendez-vous des baigneurs et baigneuses appartenant, en général, au grand monde. Le demi-monde parisien a cependant trouvé le moyen de se faufiler dans cette société dorée; celle de ces émigrantes qui y faisait dernièrement le plus de bruit n'était connue que sous le nom de la *dame aux montres*. On l'avait surnommée ainsi à cause de son goût pour ce genre de bijoux. Elle en entraînait avec elle une quantité incroyable; toutes les montres de cette singulière collection étaient du reste des plus précieuses. Un jour, la dame en question s'avisa de commenter et de détailler son trésor en présence d'un diplomate étranger, en lui laissant clairement entendre qu'elle serait enchantée de voir encore ce trésor s'augmenter d'une nouvelle montre. Le diplomate comprit parfaitement, mais avant de donner le consulta un ami. Le résultat de la consultation fut que le lendemain la dame reçut une de ces montres en argent que l'on appelle *savonnette*; au cadeau était jointe une lettre où on disait qu'il avait paru à propos de lui envoyer la seule pièce qui manquait à sa curieuse collection. La dame aux montres est partie furieuse et court encore.

Le faubourg Saint-Germain vient d'être mis en émoi par un événement assez singulier. Une grande dame, la comtesse de X., était tourmentée par des rhumatismes qui la faisaient horriblement souffrir. Les plus célèbres médecins avaient inutilement essayé de vaincre le mal, et la comtesse désespérée ne savait à quel saint se vouer, lorsqu'un ami lui conseilla d'avoir recours au magnétisme. M^{me} de X. accueillit cette idée avec transport, alla en consultation, fit donner des leçons à sa femme de chambre, et bientôt cette dernière était parfaitement en état d'administrer à sa maîtresse le traitement nouveau. Mais la pauvre fille s'acquittait si consciencieusement de sa mission, qu'elle ne tarda pas à devenir pâle, maigre, valétudinaire. Selon toute apparence, elle avait tout juste assez de vie pour elle-même et elle avait commis l'imprudence de faire cadeau de sa santé à la comtesse. Ce que voyant celle-ci, et ne voulant pas d'ailleurs renoncer à un traitement qui lui réussissait à merveille, elle prit le parti de remplacer sa femme de chambre. La nouvelle camériste, forte gaillarde au teint animé, aux larges épaules, ne tarda pas à entrer en fonctions, et ses services furent tels que la comtesse était à peu près entièrement guérie, lorsqu'un matin un commissaire de police se présenta inopinément. Introduit immédiatement auprès de M^{me} de X., qui était précisément en train de se faire soigner par sa vigoureuse camériste, ce magistrat lui dit : — Madame la comtesse, je viens vous demander l'autorisation de passer en revue tous vos domestiques. — Faites, monsieur. — C'est fait, madame. Puis, se retournant vers la robuste magnétiseuse : — Joseph Richon, au nom de la loi je vous arrête! — Joseph Richon, inquiété par la police, avait endossé la robe d'indienne et coiffé le bonnet brodé. C'était un forçat libéré.

Je me trouvais, il y a quelques jours, dans l'omnibus qui va de Vaugirard à la place du Havre. Rue Caumartin, un cheval s'abat; on s'efforce de le relever, l'animal retombe. Enfin un quart-d'heure se passe avant que la voiture puisse se remettre en marche. Un monsieur qui était sur l'impériale s'impatiente, descend dans l'intérieur en grognant, et donne 3 sous au conducteur en disant à haute voix : Décidément, j'aime mieux donner 3 sous de plus; sur l'impériale on n'avance pas. — J'espère que c'est assez naïf.

Je vous ai déjà annoncé la prochaine disparition du Jardin d'hiver. C'est le Crédit mobilier qui a acheté ce palais féérique à la place duquel une rue va être tracée. Au point de vue de la

gent, c'est une fort belle affaire : on offre déjà au Crédit mobilier 500 fr. le mètre de ce qu'il n'a payé que 150 fr. le mètre. Aussi les actionnaires sont dans la jubilation. Mais ceux qui placent au-dessus de l'argent les magnifiques productions de la nature, ceux qui aiment les arbres et les fleurs sont dans la désolation. Le fait est qu'avant peu, sauf dans les jardins publics, il ne sera pas possible de trouver un seul arbre dans toute l'étendue de Paris. Et à la place de tant de beaux ombrages abattus, qu'aurons-nous? De la pierre, et toujours de la pierre. Franchement, il n'y a pas de compensation.

THÉOBALD JARRY.

Nouvelles & Faits divers.

On écrit de Boulogne-sur-Mer : « Notre ville vient de voir s'ouvrir les pèlerinages à Notre-Dame-de-Boulogne. »

» Samedi 15, la célébration des offices a eu lieu solennellement dans le nouveau temple où un autel splendidement décoré avait été élevé.

» Le soir, la foule compacte des fidèles se pressait dans l'enceinte de Notre-Dame pour assister à l'inauguration des saluts de la quinzaine et entendre le R. P. Lavigne, l'éloquent et profond orateur dont tout le monde connaît ici les brillantes qualités et qui doit prêcher pendant toute la durée de la station.

» Dimanche matin, les cloches mises en branle annonçaient l'arrivée des paroisses de Warwignes et de Saint-Martin-lez-Boulogne, qui venaient accomplir leur pèlerinage à la patronne du Boulonnais.

» Le temps était magnifique et le nombre des pèlerins très-considérable.

» L'après-midi, c'étaient les communes de Wimille et de Beuvrequen, qui entraient dans notre ville, croix et bannières en tête, pour payer, elles aussi, leur tribut d'hommage à Notre-Dame.

» Aujourd'hui lundi, dès huit heures, les vastes nefs de la cathédrale étaient envahies par l'affluence des pèlerins du Portel, d'Outreau et d'Equihen.

» C'était un bien beau spectacle que de voir se dérouler ce cortège de pêcheurs et de matelots, aux costumes variés et pittoresques, s'acheminant vers le sanctuaire avec foi et recueillement, chantant des cantiques à la gloire de l'étoile de la mer.

» Après avoir entendu la messe et l'allocution touchante du prédicateur, la procession a repris le chemin du village, emportant avec elle un bon souvenir de plus.

— Voici un trait de probité qui vaut la peine d'être raconté :

Avant-hier matin, un cocher des petites voitures de remise, à Paris, trouve dans sa voiture un petit portefeuille de cuir de Russie fort élégant. Ce brave homme n'eut pas même un instant l'idée de capituler avec sa conscience. Il ne raisonne pas comme Sancho quand il a trouvé la valise de Carinio, il ne se dit pas :

« M'est avis qu'il n'y a pas grande nécessité à chercher le propriétaire de cette valise; car, si nous le trouvons, je lui rendrai ses habits et son argent; au contraire, il vaut mieux tout prendre et tout garder de bonne foi, en attendant que nous retrouvions le maître de cette valise; car peut-être alors aurons-nous dépensé les cent écus d'or et usé les chemises jusqu'à la corde, et alors nous rendrons ce que nous pourrions. »

Non! le brave homme n'ouvrit pas même le portefeuille pour savoir ce qu'il y avait dedans, et il s'en alla chez M. le commissaire de police de son quartier, afin de lui remettre sa trouvaille.

Chemin faisant, il se trouva que ce vieux bonhomme de cocher, qui avait autant de bon

Elisabeth? »

Alexandra leva la tête presque avec effroi. Le sort de l'infortunée princesse avait plané devant elle comme un fantôme et jeté des doutes dans son âme; ce nom, répété en ce moment, lui parut d'une plus grande signification encore.

« Oui, répondit-elle, Willanow m'en a raconté l'histoire. »

Tarrakanoff était un enfant comme vous, Alexandra; elle rêvait, comme vous, l'amour, le bonheur, un avenir plein de félicité; la froide politique de Catherine fit fondre le malheur sur sa tête, et elle périt martyre de ses rêves. Je vois une larme dans vos yeux; pleurez-vous sur la cruauté de Catherine ou sur l'infortune de la princesse? »

Personne ne renonce volontairement à ses illusions. Alexandra se souvint des objections qu'elle avait faites à sa demoiselle d'honneur, qui n'avait pu y répondre. C'était peu, mais enfin c'était un point de départ pour défendre ses espérances.

« C'est vous, Marfa, qui avez raconté à Willanow les malheurs de la princesse? »

— Oui.

« Mais Willanow me les a rapportés pour prouver combien vous êtes en droit de haïr le comte Orloff, et pourtant il n'est intervenu dans aucun de ces événements! »

— C'est le comte Orloff qui a pris soin de la Néva fut introduite dans la prison. »

Marfa se contentait d'indiquer la cause de son mépris, sans entrer dans aucune explication.

« Et pourtant, ajouta-t-elle, ce comte Orloff est placé si près de l'impératrice! »

Alexandra se cacha la tête dans les mains; elle n'avait plus rien à objecter.

Mais Gustave viendra, reprit-elle; nous en avons reçu la nouvelle positive.

— Il vien tra, riche de beaux rêves d'avenir, et votre amour portera de nouvelles fleurs; mais le génie de Catherine vous séparera, et les superbes châteaux en Espagne, bâtis par votre imagination, s'écrouleront aux pieds de la czarine.

Alexandra était retombée dans ses réflexions; elle ne songeait plus à rien objecter, tant Marfa s'exprimait avec assurance.

« Mon Dieu! mon Dieu! » soupira-t-elle.

Marfa lui mit la main sur l'épaule.

« Alexandra, reprit-elle, il y a dans le cœur de toute jeune femme des cordes d'espérance, d'amour et de bonheur. Il faut être cruel pour les briser après en avoir soi-même compris et aimé l'harmonie. Catherine les a cependant brisées pour Tarrakanoff; mais moi, princesse, si j'ai détruit vos illusions, ce n'est ni par cruauté ni pour venger mon amie; j'ai un tout autre motif. »

Ces paroles affectueuses furent un baume pour la princesse.

« Vous avez appris à adorer Catherine, et elle éprouve réellement le besoin de l'être de tous ceux qui l'entourent; mais adorez plutôt Dieu, Alexandra, et vous vous sentirez heureuse dans le malheur, forte dans votre faiblesse. Quand tous les hommes l'eurent délaissée, Tarrakanoff chercha un refuge en Dieu, et elle fut sauvée par sa grâce. »

— Sauvez? »

Sans répondre à cette question, Marfa prit la main de la princesse.

« Prions, s'écria-t-elle, prions ensemble. »

Elles s'agenouillèrent toutes deux au pied de l'autel, et elles jouirent d'un moment de calme

et de pure félicité. Le plus profond silence régnait autour d'elles, les cierges répandaient une douce lueur, et l'image de la Vierge leur souriait. Elles prièrent longtemps du fond de l'âme, et déjà les paroles expiraient sur leurs lèvres, et la prière faisait place à la méditation, lorsque plusieurs coups d'une violence extraordinaire, frappés à la porte extérieure, les firent se lever brusquement.

« Mon Dieu! que signifie ce bruit, s'écria la princesse. Nous aurait-on poursuivies? »

Elle se rappelait ce qui s'était passé pendant le trajet de Péterhof à Strelna, et toutes ses craintes renaissaient.

Marfa prêtait l'oreille avec surprise; jamais encore on n'avait cherché à pénétrer chez elle à pareille heure et de cette façon.

On continuait de frapper, et même avec un redoublement de force. Un léger nuage assombrit le front de Marfa, mais le calme et la fierté le dissipèrent bientôt. Elle fit résolument un pas vers la porte pour marcher au-devant de celui qui avait l'audace de troubler la tranquillité de sa retraite. Au même moment, mademoiselle Willanow, attirée par le bruit, sortit précipitamment de la pièce voisine.

Les deux vieillards et l'abbé la suivaient; mais, avant qu'ils eussent atteint le seuil, elle les arrêta d'un signe, ferma la porte et en poussa le verrou, comme si elle sentait la nécessité d'une double précaution.

« Qu'est-ce que ce bruit? demanda-t-elle. On cherche à pénétrer de force ici! Voyons ce que l'on veut. »

Alexandra n'avait pas quitté la main de Marfa; celle-ci, sentant que la princesse chancelait, la conduisit à un banc et la fit asseoir.

Sur ces entrefaites, la porte céda, et un

homme à la taille gigantesque, à l'air farouche, se précipita dans la pièce. Ses grands yeux gris étincelaient sous son front élevé, dont les veines se gonflaient; son visage pâle et maigre était bouleversé par les passions, sa poitrine se soulevait, sa respiration était courte et brûlante.

C'était André, qui, en s'apercevant que les deux jeunes personnes n'étaient plus dans leur voiture, avait deviné aussitôt qu'elles avaient pris le chemin de Strelna.

Toujours violent et fougueux, cédant aux impressions du moment, il considéra cette fuite comme un outrage à sa vigilance, qui lui attirerait peut-être les railleries de son frère, et il jura de se faire respecter.

Il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et, revenant sur ses pas, il prit, à bride abattue, la route du vieux château. Son domestique et la voiture de la princesse le suivaient à quelque distance.

Au moment de son entrée, Marfa se trouvait dans un coin de la pièce, s'efforçant de rassurer Alexandra. L'obscurité les enveloppait toutes deux, et André n'aperçut que mademoiselle Willanow; du reste, il ne cherchait qu'elle, et il ne songeait qu'à la promesse qu'il avait faite à son frère. Maintenant la demoiselle d'honneur ne lui échapperait plus.

« Suivez-moi! » lui dit-il d'un ton impérieux.

Elle reconnut aussitôt le cavalier sinistre qui la poursuivait depuis Péterhof, et elle recula involontairement d'un pas; mais bientôt elle reprit contenance, réfléchissant qu'il s'agissait ici de montrer du courage et du sang froid, et non de la faiblesse.

« Que me voulez-vous, monsieur? je ne vous connais point. »

sens et c
lui : — Hu
de femm
faut... Je
dre chez
jeune ho
sées. La
avec un
tinguée.
seule, a
parierais
a un mys
— Je
choses o
aller che
chez le
trompe.
Il ne s
y avait d
et des le
me, heur
auraient
dans les
l'enbras
puis il h
brave ho
Il y a
Frédéric
Il les a r
taire qui
n'a pas r
rante so
pas récl
Qui sa
rapporté
comme t
faire cha
— L'
on sait,
construit
destinés
fixes. C'
monde g
peu ce n
pli de m
jour ver
yeux de
cuivre e
font mo
inconnu
Il exi
bâtimen
rarement
honneur
qu'accor
d'artiller
Avant
savait a
avec anx
quelque
les supp
pièce vo
— Je
riences,
sensible
calculs.
Chacu
les clefs
colonel
Arago
tion l'ai
les plus
On se re
phénom
du cabin
des port
cette co
— Mi
suis! M.
Et il s
— Ce
qui vous
André
que lui :
« Je n
— Vo
danger d
gré, il fa
de bonne
Sa bat
domait
lorsqu'il
dans l'ir
taille po
En pr
poursuiv
compre
d'une v
qu'il s'e
encore à
finir au
parais
mademo
Elle s
ne s'ape
rempart
voilà qu
Déjà i
bras m
entre eu
« Au
vous? »
dignité
La fou
Willanow
d'effet qu
vante, le
fixe et l'